

JULES LEGRAS

RÉFLEXIONS

SUR

L'ART DE TRADUIRE

IMPRIMERIE L. BERESNIAK
12, Rue Lagrange, Paris (V^e)

1939

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Alors qu'achevait de s'imprimer cet ouvrage, la mort en enlevait l'auteur à l'affection des siens, à la sympathie des lettrés, à l'estime du monde savant. On peut dire que les derniers mots écrits par la main de Jules Legras, ont été le « bon à tirer » qu'il nous adressait quelques jours avant sa mort.

L'ouvrage que nous publions constitue donc l'acte final où une lucide et pénétrante intelligence a donné ses ultimes conseils. C'est la dernière leçon d'un maître. Un noble esprit a déposé en ces claires et fortes pages l'utile et judicieux enseignement que lui suggéraient son talent d'analyste, sa connaissance des langues, des esprits et des littératures, son expérience des mœurs étrangères.

Car l'existence de Jules Legras a été elle-même une des plus complètes expériences de la vie. Il a été à la fois un professeur, un écrivain, un voyageur, un homme d'action, un soldat.

Né d'une famille beaunoise, vieille famille vigneronne, il avait cette finesse amicale et cette bonhomie souriante qu'engendre un terroir de bons crus. Mais à ce fonds solide et aimable s'ajouta l'apport d'une culture classique et d'un humanisme délicat.

Jules Legras a été toute sa vie un de ces professeurs émérites qui font honneur à l'Université Française. Entré jeune à l'École Normale Supérieure (promotion 1886), il s'y consacra à l'étude des littératures étrangères. Attiré d'abord par les œuvres du génie romantique allemand, il écrivit sur Henri Heine une thèse qui fit autorité et lui valut l'entrée de l'Enseignement Supérieur. Il y poursuivit une brillante carrière, et enseigna successivement aux Facultés des Lettres de Bordeaux, de Dijon et de Paris. Appelé à la Sorbonne

832606

en 1927, il ne devait la quitter que pour prendre une retraite dont une soudaine mort lui laissa à peine le temps de connaître le repos et la douceur.

Cependant cette carrière commencée en germaniste n'avait pas tardé à se tourner vers des voies nouvelles. Jules Legras s'est en effet surtout spécialisé dans l'étude du roman russe. Nul n'a su en France mieux faire comprendre et aimer le génie d'inquiétude de cette littérature slave, de cette âme russe, dont son âme à lui avait su pénétrer le sens douloureux et le tourment secret.

Par une sorte d'émouvante réciprocité, Jules Legras, qui faisait connaître le monde slave aux Français, a su par lui-même faire connaître la France aux étrangers. Grand voyageur, il parcourut une partie de l'Europe, visita l'Amérique, explora l'Asie Russe. Partout où il est allé, il a porté, on peut le dire, par l'exemple de ce qu'il était lui-même, le témoignage de ce que peut être, pour l'étranger, une France parée de la sobre élégance du courage et du sourire.

Rappelons donc alors que Jules Legras, dégagé depuis longtemps de toute obligation militaire, prit part sur le front russe aux opérations de la Grande Guerre. Il assista par la suite à la retraite des armées impériales en Sibérie. Ses mémoires, si exempts de tapageuse mise en scène, sont l'émouvant et sincère récit de ces dramatiques événements.

Mais le livre que nous publions ici, et dont les dernières pages se ferment sur les approches de la Mort, restera sans doute le témoignage précis des aptitudes de cette intelligence si spécifiquement française, et pourtant si capable, par sa subtile générosité, de donner une direction à tous ceux qui s'efforcent de faire comprendre, dans l'œuvre d'un écrivain étranger, le mystère d'une humanité différente et d'une âme lointaine.

C'était donc pour l'éditeur de cet ouvrage, un douloureux, mais impérieux devoir, que de mettre, aux avertissements de la première page, ce salut à une chère mémoire, et cet adieu où s'associent les regrets et le respect.

A Henri Moysset.

AVANT-PROPOS

Ce petit livre doit sa naissance à Henri Moysset, l'ami qui voit toujours loin et juste. Je lui avais parlé de mon intention d'écrire un article de revue sur la traduction. Il me répondit : « La question est de telle importance que vous ne pouvez moins faire que d'y consacrer tout un livre. » A la réflexion, je trouvais le conseil excellent, et je compris que ce livre serait en somme le prolongement de mes leçons : il me donnerait en effet la possibilité de joindre aux préceptes quelques exemples d'application.

C'est ainsi qu'est né ce modeste volume. L'enseignement qu'il résume a été donné par moi à l'Université de Dijon pour l'allemand, à la Sorbonne pour le russe. Partout j'y ai constaté le même résultat et éprouvé le même plaisir. Des collègues français et étrangers qui ont assisté à quelques leçons (l'un d'eux pendant une année entière) ont bien voulu me dire qu'ils les goûtaient. Quant aux étudiants, ils y ont pris un plaisir évident. La pratique de la traduction était liée par moi à celle du commentaire scientifique des textes, qui en est inséparable. A Dijon, où j'avais à préparer surtout de futurs professeurs, j'ai constaté la manière dont se faisait dans l'enseignement secondaire l'essai-mage de nos méthodes. Des étudiants, qui n'étaient d'ailleurs pas toujours les plus distingués, transportaient dans les petites classes nos méthodes, naturellement simplifiées, et

elles intéressaient à tel point les enfants que ceux-ci considéraient la partie de la classe où on les appliquait comme une véritable récréation.

Voici comment, dans la pratique, je procédais en face d'un texte à traduire que mes étudiants avaient auparavant ou bien traduit par écrit ou bien seulement « préparé. » Nous commençons par disséquer le texte ; en séparer d'abord les développements ; puis marquer de quelle façon ces développements (ou « parties ») se trouvaient rattachés entre eux ; nous pouvions alors en résumer le sens d'une façon succincte qui laissait de côté les détails et ne retenait que l'ossature, si l'on peut dire, de la pensée exprimée par l'auteur. Passant alors aux remarques relatives à la « forme extérieure », nous relevions d'abord celles qui touchaient la grammaire, s'il s'en trouvait qui fussent intéressantes à quelque titre. Nous notions ensuite le caractère des phrases, un des éléments les plus caractéristiques du style d'un auteur, car les écrivains n'arrivent jamais à modifier le style de phrase qui leur est propre ; puis celui du vocabulaire ; nous rendions compte des difficultés éventuelles, puis nous tâchions de déterminer la personnalité du texte.

*
*
*

C'est seulement après cette préparation que nous nous mettions à traduire.

Avant d'aller plus loin, je voudrais signaler quelque chose des résultats obtenus par le commentaire de nos textes, tel que je viens de l'esquisser. Un jour, je donne à Dijon une version allemande tirée d'une brochure que je venais de recevoir et que, de toute évidence, mes étudiants ne pouvaient connaître. Or, trois copies appartenant à des étudiants qui professaient dans trois départements différents, m'apportèrent chacune un travail où toutes les trois concluaient que le texte donné appartenait, par ses divers

caractères, soit à un orateur, soit à un professeur. Or le texte donné par moi était un fragment de discours d'apparat prononcé à Berlin à propos de l'inauguration d'une statue de Lessing par le professeur de littérature allemande de l'Université : de là les procédés de l'orateur mêlés à ceux du professeur.

Donc nous entamions la traduction. Ayant disséqué le texte, nous savions de suite où résidait la première difficulté : choisir le début de la première phrase. Le commentaire précédent nous avait préparé les voies. Les étudiants étaient invités par moi à proposer leurs solutions de style ou de vocabulaire ; tant qu'elles ne me paraissaient pas justes, je les disculais, amenant peu à peu, par divers moyens de suggestion, les jeunes gens à trouver la tournure nécessaire et le mot exact. La traduction se faisait ainsi, pas à pas, dans une lutte et un effort constants des intelligences.

C'est quelque chose de ce travail que j'ai essayé de noter en résumé dans les pages qui vont suivre.

TRADUIRE

Le mot : traduire est venu du latin *traducere*, qui veut dire : faire passer d'un lieu dans un autre ; traduire s'employait jadis dans ce sens dont il reste un témoignage dans l'expression juridique : traduire en justice. Mais ce mot s'est vu surtout restreint au sens de : faire passer d'une langue dans une autre. Or peu à peu le sens de « passage » s'est affaibli et l'on n'a plus exprimé le travail de la traduction que comme une *transposition* d'un texte étranger. Nous allons voir que de ce sens dérive une erreur capitale.

Si en effet nous restons fidèles au sens étymologique, nous dirons que traduire, c'est « transconduire » un texte d'une langue dans une autre. Or il est évident que *conduire* (dans le mot transconduire qui n'existe pas) et *poser* (dans transposer) n'offrent pas le même caractère. Transposer indique une action purement mécanique de transport. Transconduire, au contraire, qui répond au sens primitif, soulignerait, s'il existait, au lieu d'un acte matériel très simple, une activité doublement consciente : *tra-ducere* fait en effet penser à deux personnages, celui qui veut passer et celui qui sert de guide et s'inquiète du chemin à choisir. Notre mot fait songer à deux personnalités qui collaborent à un passage.

Ce sens primitif et particulièrement important a été, par malheur, oublié avec le temps, si bien qu'il n'évoque le plus souvent que l'expression d'un acte matériellement simple. Or cette façon simpliste de considérer l'acte de la traduction comme étant purement mécanique est à la base des erreurs commises sur l'art de la traduction par un nombre considérable de personnes qui se croient en état de le pratiquer.

On trouvera par contre matière à utiles réflexions si l'on veut bien essayer avec nous de restituer au geste de la traduction le sens étymologique d'où il est parti.

Une première constatation frappera alors tout esprit réfléchi. D'abord celle-ci : le texte qu'il va s'agir de faire changer de langue, ce n'est pas une simple collection de vocables étrangers. Du moment que ces mots ont été choisis et groupés par la pensée d'un écrivain, ils ont cessé d'être une chose matérielle pour devenir un groupe *vivant*. Ce texte dont vous venez de vous emparer pour le traduire, ce n'est pas une chose morte, un bibelot qu'il s'agit simplement de changer d'étagère. Ce texte, c'est un groupe vivant, qui frissonne de la pensée dont il est porteur, des sentiments qu'il traduit, et qui, en outre, affecte une certaine allure, est doué d'un certain élan et possède une certaine sonorité. Voilà pourquoi l'acte que vous allez accomplir en le faisant apparaître dans votre langue n'est pas un acte simple. Voilà pourquoi il faut, pour l'accomplir avec sûreté et avec succès, être en mesure de reconnaître l'état exact des éléments dont se compose ce texte, ainsi que l'état de son élan ou de ses intentions. Il faut, en outre, être en mesure de lui préparer, dans votre langue maternelle, un accès digne de lui et digne d'elle.

Telle est la raison de l'étude préalable de tout texte à traduire ; plus cette étude sera sérieuse et poussée, plus la traduction aura chance d'être pour le moins exacte.

Ces idées expliquées, serrons le problème d'abord au point de vue matériel.

Nous disons que traduire consiste à *conduire* un texte donné dans le domaine d'une langue autre que celle où il est écrit. Il en résulte, de toute évidence, qu'il faudra connaître également bien les deux langues, celle d'où l'on part et celle où l'on accède ; c'est en effet en cela que consiste la base *scientifique* de la traduction. Mais que doit-on entendre sous la formule : « connaître une langue » ? C'est sur ce point que les différences les plus graves s'établissent, dès les premiers pas, si l'on peut dire, entre les traducteurs.

Pour nous, connaître une langue n'est pas seulement pouvoir la lire et la comprendre oralement. Il faut en outre de toute nécessité, en connaître de près d'abord la grammaire. Un exemple personnel illustrera cette affirmation. Un jour, il y a bien longtemps, nous trouvant à Saint-Pétersbourg, nous avions été convié à un grand déjeuner offert par des banquiers russes à des banquiers français en visite pour affaires. Au cours de la conversation, l'un des Russes raconta le fait suivant : il avait pour adjoint à la tête de sa banque un financier français « qui savait le russe ». Un jour où les deux directeurs se consultaient sur le montant d'un pot-de-vin qu'il s'agissait d'offrir à quelque grand personnage, le Russe, questionné par son collègue sur le chiffre à adopter, lui répondit :

— *Ну, тысячь шестьсотъ! (1)*

— Si peu que cela ! s'exclama le Français.

C'est que notre compatriote savait *du* russe, mais non *le* russe ; il en ignorait en particulier la grammaire,

1) Eh bien ! quelque chose comme six cent mille (roubles),

et les deux fautes qu'il commettait à cet égard lui faisaient prendre l'évaluation de son ami pour *тысяча шестьсотъ* (mille six cents roubles), au lieu de (génitif pluriel) *тысячъ шестьсотъ* (six cent mille roubles), ou plutôt, comme nous corrigeâmes aussitôt : « *environ six cent mille roubles* ».

— C'est la même chose ! fit le banquier russe.

— Vraiment ? repris-je. Si je me trouvais vous devoir : *рублей сто* ou bien *сто рублей*, (1) lequel préféreriez-vous ?

— Naturellement : *Сто рублей*, ne put s'empêcher de répondre le banquier.

Les deux erreurs commises par le banquier français portaient sur la déclinaison et sur une des règles des noms de nombre. Il n'avait su distinguer ni la finale dure du génitif pluriel, qu'il confondait avec le nominatif singulier en - *ча*, ni le fait que le nom de nombre postposé correspond, en russe, non pas à un chiffre exact, mais à une approximation. Le banquier russe, qui était juif, ne connaissait plus apparemment très à fond les détails de la grammaire russe, mais il en sentait profondément les nuances, ainsi que le prouva, lors de notre interruption, la vivacité avec laquelle il préféra la seconde des deux alternatives que nous proposions à son choix.

Ce que nous avons voulu montrer là c'est que non seulement ce Français qui parlait le russe couramment, mais encore son collègue russe n'auraient pas été en état d'entreprendre une traduction, parce que, même à ce dernier, certaines nuances du russe n'apparaissent pas sans effort. Cependant, si on leur avait dit cette incapacité, ils auraient protesté.

(1) « Dans les cent roubles » ou bien « cent roubles ».

Outre la grammaire de la langue d'où l'on veut traduire, il faut que le traducteur connaisse le pays où l'on parle cette langue : ainsi seulement il pourra comprendre les allusions même fugitives et les tours jusqu'aux plus idiomatiques de son texte. Sans cette connaissance approfondie du pays, de ses coutumes et de sa mentalité générale, on ne peut faire qu'un traducteur médiocre.

Ajoutez que nous parlons ici de traduction appliquée surtout à des langues modernes, c'est-à-dire à des langues qui vivent, se forment et se déforment sans relâche. Il faut donc, dans la mesure du possible, garder sans cesse un étroit contact avec cet organisme vivant et changeant qu'est la langue étrangère, afin de diminuer le nombre des nuances qui peuvent nous y échapper lorsque nous voulons en traduire un texte.

Voilà, nous semble-t-il, l'essentiel des exigences qu'on est en droit d'imposer à un traducteur digne de ce nom. Mais ce n'est pas tout.

À côté de la langue étrangère, d'où l'on part, il y a la langue où l'on arrive, langue maternelle pour un Français, langue étrangère pour un non Français, comme le sont de nombreux Russes, chrétiens ou non, qui traduisent du russe en français. Or, tout ce que nous venons d'écrire à propos de la langue étrangère s'applique à la langue où l'on écrit la traduction. Là aussi il faut connaître la grammaire, les habitudes, les nuances et les tendances de la langue. Cela n'est possible qu'à une personne très cultivée. Chose curieuse, les Russes de l'émigration, ou du moins leurs enfants, qui, ayant fait leurs études dans nos lycées, parlent le français aussi couramment que nous, n'arrivent pas à faire des traductions dignes de leur culture. La raison en est probablement qu'ils ne savent guère du français que le vocabulaire classique et celui des relations entre jeunes gens, et qu'ils ignorent, outre le vocabulaire de la famille, une foule de mots et d'expressions

que nos propres enfants ont cueillies un peu partout, au hasard des rencontres et des lectures.

Certes, les prescriptions que nous avons soulignées sont dures. Mais elles seules peuvent assurer une base solide sur laquelle viendra s'épanouir l'art de la traduction. Désormais, en effet, une fois assurée la maîtrise des deux langues en présence, nous allons quitter le terrain solide de la science pour pénétrer dans celui de l'art, où les règles cessent d'être rigides.

* * *

Supposons le problème résolu. Voici un écrivain qui possède à fond les connaissances préalables requises. Comment va-t-il maintenant procéder ?

Sur cette double connaissance va s'appuyer à présent un travail qui sera scientifique dans la méthode qu'il suivra, mais qui réservera un large terrain à des dispositions purement *artistiques*. En effet, supposons que nous soyons en face de deux personnages également qualifiés par leurs connaissances préalables pour entreprendre une traduction. Nous pouvons être sûr qu'ils n'aboutiront pas, sur le même texte, à une traduction qui soit identique ; sauf de courts membres de phrase qui peuvent se ressembler dans l'un et l'autre travail, vous constaterez en général de notables différences de l'un à l'autre. C'est que, maintenant, le sentiment artistique va jouer librement, et la traduction de l'un et de l'autre témoin sera le reflet du plus ou moins de goût, de sentiment, d'oreille, de dispositions et de talent qu'ils posséderont. Sur la base purement scientifique que nous avons dessinée, se produira désormais un travail artistique qui pourra être sec et revêche chez l'un, brillant et vivant chez l'autre, selon leurs qualités respectives d'écrivain.

LA BELLE INFIDÈLE

Cet effort artistique ne sera pas, cependant, livré au pur hasard de l'inspiration, car autrement on irait tout droit à ce qu'on a appelé : « la belle infidèle ».

Nous aurons soin, pour nous garder de l'infidélité, de faire subir au préalable un examen attentif au texte qu'il s'agit de traduire, et cela d'après la méthode dont nous avons dit un mot dans notre introduction, et que nous développons ci-dessous.

Si nous examinons de près et avec soin le texte à traduire, nous verrons qu'il comporte un certain nombre de caractères que le distinguent de tel ou tel autre texte emprunté à la même langue étrangère, voire au même auteur. Or les éléments se classent facilement dans ce qu'on appelle la forme *intérieure* et la forme *extérieure* du morceau.

Sous la rubrique : *forme intérieure*, nous placerons :
1° les idées, c'est-à-dire le sens exact du texte ;
2° l'ordre dans lequel ces idées sont présentées.

Sous la rubrique *forme extérieure*, nous placerons un grand nombre d'éléments : par exemple l'étage social du texte, ou bien son étage historique, c'est-à-dire à quelle classe sociale ou à quelle époque historique appartient ce texte ;

ensuite le caractère de la *syntaxe* (par exemple la position des compléments en tête de la phrase, ou bien l'emploi spécial des temps et des modes du verbe, etc.) ;

puis le *vocabulaire* ;

puis la *couleur* ;

puis le *nombre* ;

puis enfin ce que l'on pourrait appeler la *personnalité* du texte, personnalité qui pourra résulter soit d'éléments spéciaux de la forme intérieure, soit de divers éléments

de la forme extérieure, soit aussi, naturellement, des deux « formes » combinées.

Telles sont les composantes d'un texte : c'est tout cela qu'il nous faut introduire dans une langue nouvelle. Il est clair que, pour y parvenir sans torturer cette dernière, il faudra faire subir aux éléments qui composent le texte original une manipulation, une trituration qui leur permettront de s'installer dans des équivalents étrangers qu'on aura soigneusement contrôlés.

C'est en cela que réside l'art du traducteur.

D'autre part, on n'ignore pas que les textes à traduire n'ont pas tous une égale importance : il en est où seul le sens intéresse le traducteur ; il en est d'autres où il ne sera guère tenu compte de la forme extérieure de l'original. Par exemple une traduction utilitaire ou une traduction rapide d'un texte bref seront dans ce cas. Ou bien encore le soin particulier accordé à tous les éléments du texte se relâchera peut-être au cours d'une traduction de longue haleine. Bref, il y aura une foule de possibilités à considérer selon que le traducteur tiendra plus ou moins compte des divers éléments du texte qu'il traduira.

D'autre part, la connaissance des deux langues, c'est-à-dire la base scientifique de la traduction, variera, dans la pratique, avec la personne de chacun des traducteurs. De même variera chez eux le sentiment artistique et aussi ce qu'on peut appeler le talent de la traduction.

Nous avons ainsi les éléments d'une échelle de valeur s'appliquant aux diverses traductions : d'abord la différence constatée dans les connaissances linguistiques préables ; puis celles qui ont trait au savoir faire du traducteur. En outre, le genre de la traduction établira également des différences de qualité : les traductions utilitaires à éléments réduits n'auront pas la valeur de celles qui tiennent compte de tous les éléments du texte tels que nous les avons énumérés.

C'est ainsi qu'un œil attentif pourra étager selon l'ordre de leur qualité diverses traductions qui, à première vue, ne seraient pas distinguées les unes des autres par des lecteurs peu attentifs ou mal préparés, par exemple par ceux qui veulent porter un jugement sur la traduction d'un texte qu'ils ignorent. Et ce cas se présente plus souvent qu'on ne pense, ne serait-ce que par suite des exigences de comptes-rendus rapides dans la presse quotidienne.

QUELQUES DANGERS

Un traducteur improvisé ou inattentif est guetté par deux dangers de caractère opposé : d'une part, celui de « calquer » la traduction sur le texte à traduire ; d'autre part, la tendance à traduire « largement », c'est-à-dire en négligeant la précision.

Ces dangers que nous courons tous viennent de ce que toute traduction digne de ce nom se propose d'abord de rendre d'aussi près que possible le texte à traduire, ensuite de l'habiller en bon français. Il y a donc là deux tendances qui paraissent s'opposer, alors qu'elles ne le font que quand on exagère l'une ou l'autre et quand on les sépare en deux temps distincts.

Calquer une phrase française sur une phrase allemande, anglaise ou russe vous conduira le plus souvent à des absurdités voisines de celle dont nous nous amusions dans notre enfance : *Er spricht, wie ihm der Schnabel gewachsen ist* : « Il parle comme le bec lui est crû ». Même si l'on exclut les énormités, le calque risque de conduire à des erreurs de sens, de nuances et de mouvement.

Le danger n'est pas moindre lorsqu'on s'éloigne de son texte pour le traduire « largement. » Là va s'installer l'à-peu près ; beaucoup de nuances disparaîtront et le texte étranger se trouvera banalisé à l'extrême. Pourtant les débutants que l'on aura détournés du « calque » incon-

sidéré pourront aisément s'imaginer qu'il faut « interpréter » leur texte. Combien de prétendus traducteurs ne travaillaient pas autrement !

Pour éviter pareilles déviations dans un sens ou dans l'autre, il nous faut répéter ici en y insistant fortement qu'une traduction soignée doit s'efforcer de rendre la totalité des éléments exprimés dans le texte étranger. C'est ainsi qu'on nous verra préoccupé de l'ordre des éléments de notre traduction en regard de ceux du texte à traduire : comment commencer, comment conduire, comment terminer la traduction d'une phrase étrangère ? Quels éléments de syntaxe faut-il employer pour répondre à ceux du texte ? Ces préoccupations constantes doivent faire voir au débutant que si l'on évite avec soin le calque, système absurde et décevant, en revanche on tient à rester en contact perpétuel avec la phrase qu'on interprète. Nous n'avons donc ni le droit de la calquer dans une langue qui vit d'habitudes différentes, ni le droit de l'interpréter dans un ordre arbitraire et sans tenir compte de tous les éléments qui la composent.

C'est pour cette raison que nous exigeons, avant tout essai de traduction, l'étude attentive du texte à traduire. Le sens qu'il apporte et que nous percevons ne doit servir qu'à éclairer notre étude préalable. Outre ce sens, nous devons tendre à reproduire tous les mouvements et éléments du texte qui le fournit.

Par ce moyen, le traducteur est gardé perpétuellement contre la tendance qu'il pourrait avoir à traduire « librement » c'est-à-dire à incliner vers la traduction infidèle.

En somme, une fois admises toutes les précautions que nous avons énumérées, il est clair que la traduction consistera dans le choix du plus grand nombre d'idiotismes français faisant écho aux idiotismes de la langue qu'on traduit. Ce n'est pas en effet seulement le choix des mots qui nous embarrasse en traduisant : nous sentons rapidement

qu'il arrive de voir que les vocables les plus justes en apparence doivent être ou bien écartés, ou bien encadrés d'une façon spéciale pour pouvoir trouver place dans une phrase française bien traduite et bien idiomatique.

* * *

Voilà un certain nombre d'observations de caractère général. Il faut les méditer lorsqu'on étudie autrement que le passant du coin l'art subtil de la traduction.

Nous aurons à faire beaucoup d'autre remarques ; mais elles seront le plus souvent liées à des problèmes pratiques qui les mettront en relief et aideront le lecteur à les retenir. C'est pour cette raison que nous avons cru qu'il valait mieux les intercaler entre les différents textes que nous allons maintenant étudier. En effet, voulant éviter la monotonie des préceptes, nous nous sommes surtout efforcé de faire réfléchir nos lecteurs sur la diversité des problèmes qui se posent et sur l'intérêt qu'en présente la discussion. Nous avons à cette intention reproduit un choix de textes très divers que nous nous sommes efforcé de traduire, tout en expliquant par le menu les difficultés rencontrées, les scrupules qui nous sont venus, et ça et là peut-être les bonnes idées qui ont pu se présenter à nous. Il ne s'agit en aucune façon ici d'un *choix de modèles*. Ce que nous avons traduit pourra être traduit par dix autres, les uns plus mal, quelques-uns probablement beaucoup mieux. Par exemple, il nous est arrivé d'entendre tel ou tel de nos étudiants proposer une solution de traduction que nous avions cherchée en vain. La question n'est donc nullement liée pour nous au plus ou moins de réussite que nous aurons pu atteindre. Ce qui importe seulement c'est la méthode de *discussion préalable* du texte à traduire. Toutes les fois qu'on prendra la peine de faire pareille discussion, on aboutira, si l'on a les connaissances

requis, à une bonne traduction. Au début, ce travail pourra paraître fatigant, mais il faut bien comprendre que l'habitude en effacera la longueur et en atténuera le pédantisme initial. Tous ceux de nos anciens étudiants qui ont suivi nos conseils sur ce point sont arrivés à un certain degré d'automatisme qui leur a désormais facilité le travail.

TEXTES ANGLAIS

VII

The difficulty of translation has been a large factor in preventing a correct estimate of Pushkin among non-Russian readers. To render adequately the bare contents of his poetry is simple enough. Although there is a distinct Russian flavor to the substance, in foreign dress it will seem equally worthy to the Englishman, Frenchman, or German. But invariably some quintessential quality, which for lack of a better word we may call « form », is lost in translation. The form is so significant that failure to reproduce it in a foreign version robs the original of its chief poetic virtue. By form is meant not merely meter, rhyme, and the mechanical ordering of lines, but also phrasemaking and the extraordinarily subtle choice and arrangement of words, a talent which critics recognize as peculiarly Pushkin's own — as « Pushkin's language ». Very often this language connotes or suggests much more than any literal rendering can possibly indicate. Form with Pushkin is inseparable from the content and contributes in a high degree to the perfection of a poem. It is never a kind of shell, but the very essence of poetic expression. He will prune and polish until he has achieved the ultimate degree of simplicity. But when a translator attempts to catch this simplicity, the results are often simple in the worst sense of the word. No doubt Pushkin could be translated adequately, but it would take another Pushkin to preserve all the harmonious effects of the original.

Ernest J. SIMMONS, *Pushkin*, pp. 3-4.

Il est facile de voir que, pour traduire la page qu'on vient de lire, nous n'aurons pas besoin de nous mettre en frais pour chercher l'équilibre des phrases. Celles de l'original sont courtes et la syntaxe en est entièrement conforme aux habitudes du français.

En revanche, tout le poids de la traduction doit peser sur le vocabulaire. Il est essentiel, en effet, de se garder ici en particulier de beaucoup de mots empruntés au latin ou au français et offrant en anglais un sens autre que chez nous. En outre, les Anglais ont des façons spéciales d'exprimer certaines actions, et les prépositions qu'ils emploient à cet effet sont généralement différentes de celles dont nous nous servons en pareils cas. Il y a, en un mot, dans cette page simple, une foule d'idiotismes anglais : il nous faudra y substituer les idiotismes français appropriés.

Il suffira de relire le texte de Simmons pour y voir apparaître plusieurs difficultés que nous avons précédemment soulignées au cours de cet ouvrage.

La première est la question des noms issus de verbes, tels que : *translation, estimate, failure to reproduce*. Dans ces trois cas nous avons traduit le substantif anglais par un verbe. Nous avons expliqué déjà que les langues germaniques, anglosaxonnes et slaves ont conservé plus que nous un rapport d'égalité dans le sens entre le verbe et le substantif dont il est issu, lesquels d'ailleurs ne se distinguent pas toujours par la forme extérieure (ex. : *estimate*). Il faut bien comprendre le caractère du français. Notre langue, très évoluée, ayant perdu beaucoup de ses finales, et n'utilisant, en fait d'accent, que l'accent d'expression (son accent tonique étant trop monotone) a besoin d'un élément solide pour y appuyer sa phrase. Cet élément lui est fourni par le verbe, lequel possède en français un bouquet tellement fourni de nuances que

certaines d'entre elles se perdent peu à peu dans la conscience des habitants. (Par exemple, la différence entre le passé défini et le passé indéfini n'est sentie que par bien peu d'écrivains). Telle semble être la raison expliquant la prédilection dont est l'objet le verbe dans la phrase française. Et telle est la raison pour laquelle la substitution d'un verbe français à un substantif du texte étranger est un procédé à recommander, non pas dans tous les cas, mais dans la plupart.

Une autre remarque pourra être faite à propos de la troisième phrase : « *But invariably* ». Ici nous avons en partie culbuté la phrase en mettant en tête de notre traduction ce qui, dans ce texte anglais, occupe la dernière place. C'est là une raison de logique et d'équilibre qui nous a guidé et incité à mettre en avant le fait important.

In foreign dress. Au lieu de nous contenter de juxtaposer simplement le substantif et l'adjectif, nous supposons, avec l'aide d'un verbe, que l'opposition se fait réellement : « dès qu'on l'aura habillé dans un accoutrement étranger ».

Is lost in translation. Le même souci nous fera déplacer ces mots vers le début de la phrase, et au lieu du simple passif, nous disons : « La traduction laisse invariablement perdre ».

Form is inseparable from the content. — Utilisant une image *positive*, au lieu de la forme négative du texte, nous dirons : « La forme fait étroitement corps avec les idées exprimées ».

Content. — Nous pourrions dire : « le contenu ». Mais ce serait plat et imprécis. Nous précisons en disant « Les idées exprimées ».

He will prune. — Nous précisons le sujet : « Le poète de la simplicité », et non : « de simplicité ». La première forme est en effet plus forte, puisqu'elle fait allusion à la simplicité personnifiée.

Essayons donc de traduire cette page :

« La difficulté que l'on éprouve à traduire Pouchkine
« a empêché dans une large mesure ses lecteurs autres
« que les Russes de l'estimer à sa juste valeur. C'est chose
« assez facile que transcrire exactement le contenu brut
« de ses poésies : bien qu'intrinsèquement on y recon-
« naisse un parfum russe particulier, dès qu'on l'aura
« habillé dans un accoutrement étranger il paraîtra avoir
« la même qualité, qu'on soit Anglais, Français ou Al-
« lemand. Mais la traduction laisse invariablement perdre
« une qualité essentielle, que, faute d'un mot plus précis,
« nous appellerons la forme. La forme est [ici] de telle
« importance que toute traduction qui n'en tient pas
« compte prive l'original de sa vertu principale. Sous le
« mot forme, nous n'entendons pas seulement le mètre,
« la rime, l'ordre mécanique des lignes, mais également
« la phrase, et ce qu'il y a d'extraordinairement subtil
« dans le choix et la disposition des mots, ce en quoi les
« critiques s'accordent à reconnaître que Pouchkine possède
« un talent particulier, et ce qu'ils caractérisent comme
« la «langue de Pouchkine». Il arrive très souvent que cette
« langue implique ou suggère beaucoup plus de choses
« que n'en peut exprimer une traduction littérale. Chez
« Pouchkine, la forme fait étroitement corps avec les idées
« exprimées, et contribue dans une large mesure à la perfec-
« tion des poésies. Ce n'est pas une sorte d'enveloppe,
« c'est l'essence même de l'expression poétique. Le poète
« limait et polissait ses vers tant qu'il n'avait pas atteint
« le suprême degré de la simplicité. Par contre, s'il arrive
« qu'un traducteur s'efforce d'attraper ce caractère de
« simplicité, le résultat est bien souvent fort simple, dans
« le pire sens du mot. Sans aucun doute, Pouchkine pour-
« rait être traduit tout entier, mais il faudrait là un autre
« Pouchkine : seul il serait en état de rendre sans en rien
« perdre toute l'harmonie du texte original. ».

VIII

It may, therefore, serve some useful purpose to insist upon certain aspects of life which are not mentioned in Gosse's admirable summary of the outstanding features of Lodge's career and of the age he lived in, these unromantic aspects which were, and still are, daily unfolded in Courts of Law. Thomas Lodge was a lawyer himself, a member of Lincoln's Inn, and so describes himself with some pride. He was not a good lawyer, but he was a great patron and benefactor of the legal profession after his fashion. For he was a frequent and most persistent litigant, and so, incidentally, himself ensured to future generations some measure of intimate knowledge of the facts of his life from boyhood to old age.

Nor was he alone in his litigiousness, for both elder generations and contemporaries of his family appear frequently in law records and add to the mass of information upon the history of that section of London society of which he was so recalcitrant a member. It is, in general, important for the full understanding of Lodge's career and character to have some knowledge of his family circle, which broadens out, in the light of these documents, into a numerous and homogeneous group of London tradesmen and merchants of high distinction, interallied by marriage, and with the common link of membership of the great Grocer's Company.

Charles J. SISSON. *Thomas Lodge and other
Elizabethians*, p. 5

Le texte de M. Charles J. Sisson nous apporte une langue d'un autre caractère que le premier texte. La phrase se fait ici volontiers ample et étoffée avec l'aide de relatifs. Elle sait aussi, à l'occasion, être courte. En outre, le style de M. Sisson admet plus d'une ironie dans la forme qu'on n'en trouve en général dans des ouvrages de critique littéraire. Voilà deux caractères qui nous inviteront à beaucoup de prudence si nous voulons suivre notre texte fidèlement et pas à pas.

Nous pouvons noter la préférence que nous avons pour les temps personnels : c'est ce que nous fait traduire le participe passé : *Which are not mentioned in Gosse's... sumwary* par un passé indéfini : « Que Gosse n'a pas mentionnés ».

He was not a good lawyer devient : « Il fut un juriste médiocre », forme plus nette que celle de l'adjectif « bon » modifié par une négation : la nuance devient ainsi plus délicate.

And add to the mass devient : « Enrichissant ainsi la masse de renseignements possédés sur l'histoire »...

Voici comment on pourrait rendre cette page joliment nuancée.

« Voilà pourquoi il peut être utile d'insister sur certains aspects de la vie que Gosse n'a pas mentionnés « dans l'admirable résumé donné par lui des principaux « détails de la carrière de Lodge et de l'époque où il a vécu : « je veux parler de traits qui n'ont rien de romantique « et qui étaient alors comme ils le sont encore aujourd'hui, « développés journellement devant les tribunaux. Thomas « Lodge était lui-même un juriste, membre du Lincoln's « Inn, et il le souligna avec un certain orgueil. Il fut un « juriste médiocre, mais un grand patron, et le bienfaiteur,

« à sa façon, de la profession juridique. Il fut, en effet, « un plaideur fréquent et acharné et, par là, incidemment, « il a permis aux générations venues après lui d'acquérir « en quelque mesure une connaissance assez approfondie « de sa vie, de son enfance à sa vieillesse.

« Il n'était pas d'ailleurs seul à plaider, car les membres « de sa famille, ceux de la génération précédente et les « contemporains, apparaissent fréquemment dans des documents juridiques, enrichissant ainsi la masse de renseignements possédés sur l'histoire de cette partie de la « société londonienne dont il était un membre si porté « à chicane. C'est chose importante pour nous permettre « de comprendre à fond le caractère et la carrière « Lodge, que nous ayons une certaine connaissance de son « milieu familial, lequel se diversifie, à la lumière de nos « documents, dans un groupe nombreux et homogène de « de négociants et exporteurs londoniens de haute distinction, unis entre eux par des mariages, et offrant « ce trait commune d'être tous membres de la grande « Compagnie des Epiciers. »

IX

Within a month after this day, Mr Addison's ticket had come up a prodigious prize in the lottery of life. All the town was in an uproar of admiration of this poem, The Campaign, which Dick Steele was spouling at every coffee-house in Whitehall and Covent Garden. The wits on the other side of Temple Bar saluted him at once as the greatest poet the world had seen for ages ; the people huzzahed for Marlborough and for Addison ; and, more than this, the party in power provided for the meritorious poet, and Mr Addison got the appointment of Commissioner of Excise, which the famous Mr Locke vacated, and rose from this place to other dignities and honours, his prosperity from henceforth to the end of his life being scarce ever interrupted. But I doubt whether he was not happier in his garret in the Haymarket than ever he was in his splendid palace at Kensington, and I believe the fortune that came to him in the shape of the countless his wife was no better than a shrew and a vixen.

(THACKERAY, *The history of Henry Esmond Esq.* Edition Nelson, liv. II, chap. XI, p. 303).

Ce passage de Thackeray s'offre à nous avec un caractère qui n'est certes pas inattendu sous cette plume : l'humour. Ceux qui connaissent le roman, *Histoire de H. Esmond...*, savent toute l'ironie du passage que nous avons à traduire. Or cette ironie ne perçant nulle part au moyen de termes comiques résulte uniquement de l'accumulation de succès immérités. Nous devons donc suivre l'exemple de notre modèle et ne pas exagérer comiquement les termes employés : l'humour est un genre qui n'aime pas souligner ses moyens, bien que la fin de notre passage soit plus appuyée que tout le reste.

D'autre part on observera que nous pouvons conserver à notre texte une certaine tenue en choisissant les termes qui expriment les choses les plus simples comme : « être », par exemple, que nous traduirons en un endroit par : « se trouva [saisie] » et ailleurs par : « se vit nommer ». Ces mots ne changent rien au sens du texte traduit, mais il en maintiennent la langue dans un certain ton choisi et varié qui évite la banalité courante du verbe être.

Ajoutons que nous n'avons pas hésité à cojper la longue phrase énumérative qui commence par : « *The wits...* » L'effet humoristique obtenu au moyen d'une accumulation de succès consignés à la suite les uns des autres dans une même phrase se retrouve tout entier dans une série de petites phrases qui relatent, l'un après l'autre, ces incessants succès.

Within a month signifie : « à l'intérieur d'un mois ». On peut donc dire : « en un mois », mais cette expression aurait le léger défaut de laisser entendre que l'indication de temps est exacte, alors qu'elle n'est qu'humoristiquement laissée très vague. L'expression : « au cours de... » correspond à cette impression.

Was in an uproar of admirations = « fut dans une agitation d'admiration ». Mais l'emploi répété du verbe être banalise le texte. On aura une impression plus exacte et plus élégante en disant : « se trouva saisie d'une fièvre d'admiration. »

Was spouting = « débitait ». Le sens exact de la répétition de la récitation sera rendu par l'addition du verbe « allait », avec le participe présent : « allait débitant ».

On the other side of Temple Bar = « de l'autre côté de Temple Bar ». Temple Bar était une porte monumentale ; pour cette raison, nous avons employé : « au-delà de... »

The people huzzahed = « les gens applaudirent ». Nous disons : « on » pour désigner *the people* d'une façon générale, puis : « se prit d'admiration » pour indiquer la promptitude de l'enthousiasme littéraire éprouvé autour du poème.

Meritorious part : le mot « de mérite » est employé ici avec ironie. C'est pour souligner la présence de cette nuance que nous traduisons par : « un poète si méritant. »

Voici la traduction de cette page.

« Au cours du mois qui suivit cette journée-là, le billet que M. Addison avait pris à la loterie de la vie atteignait une valeur énorme. La ville entière se trouva saisie d'une fièvre d'admiration pour son poème *La Campagne* que Dick Steele allait débitant dans tous les cafés de White-Hall et de Covent Garden. Au-delà de Temple Bar, les beaux esprits saluèrent en lui d'emblée le plus grand poète que le monde eût vu depuis des siècles. On se prit d'enthousiasme pour Marlborough et pour Addison. Bien plus, le parti qui était au pouvoir prit soin d'un poète si méritant, de telle sorte que celui-ci, se vit nommer à un poste que venait d'abandonner le célèbre M. Locke, la Commission de la Régie, pour, depuis là, s'élever à d'autres charges et honneurs, car il ne cessa pour ainsi dire pas, jusqu'à sa mort, de co-

« naitre le succès. Toutefois je me demande s'il ne se sentait pas plus heureux dans son grenier de Haymarket qu'il ne le fut jamais dans son magnifique palais de Kensington : m'est avis en effet que la chance qui lui arriva en la personne de la comtesse sa femme ne différa pas beaucoup de celle d'une insupportable mégère. »

If only from the fact that the Russians now had this great ascendant in numbers, it was to be inferred that before long they would put forth their strength ; but, moreover, the state of the siege operations had at length become such as might well make the enemy hasten to assail his assailants ; for when Colonel de Todleben saw that the French were operating against the Flagstaff Bastion by regular approaches with an apparent intention to force at that point the Russian line of defence, he judged that they had entered at length upon a right path of action, and that they must surely break into the Work unless their final attack could be averted by an effort of the relieving army. He inferred that the time for an assault of the Flagstaff Bastion must be ripe ; and his conclusion proved sound ; for it was with the prospect of finally arranging their plan of attack before another day should pass by, that General Canrobert and Lord Raglan, when parting from one another on Saturday the 4th of November, agreed to meet on the morrow. That same morrow, however, thus chosen by the Allied commanders was destined to be seized by an adversary who well understood that, to intercept their attack by a battle, he needs must be prompt.

(A. V, KINGLAKE. *The Invasion of the Crimea*, VI, p. 5)

Le passage de Kinglake sur les préparatifs de la bataille d'Inkermann n'offre en dehors de la lourdeur rien de particulier, sinon une espèce de jeu de mots sur le mot : *morrow*. Il fallait en tenir compte. Cela prouve que les textes en apparence les plus innocents ont besoin d'être examinés de près comme pouvant exiger des précautions.

D'autre part, tout ce passage long et tarabiscoté gagnerait à être réécrit en mettant en tête ce qu'il met à la fin : d'abord la coïncidence, puis les raisons qui l'expliquaient. Mais récrire n'est pas traduire.

In only, etc. On observera que nous avons été chercher le verbe : *it was to be inferred* pour le placer au début de notre phrase : « on devait conclure ». La conclusion est en effet la chose qui importe ici par dessus tout : elle doit donc dominer la première phrase, au lieu d'y être, comme dans le texte anglais, noyée dans une incidente.

But, moreover. *But* est ici explétif et apporte le même sens que *moreover*.

Had at length become such as might. Au lieu de traduire par des mots abstraits : « était devenu tel qu'il pouvait... », nous avons utilisé l'expression : « prendre un caractère qui était de nature à... » On observera que nous aurions pu écrire : « un caractère de nature à... », mais en ajoutant : « qui était » nous avons éclairé et allégé notre phrase.

I force... the line of defence. L'expression française est : « rompre » plutôt que « forcer » la ligne russe de défense. Nous ajoutons le mot « russe » pour éclairer le texte.

Entered... upon a right pass of action. Le mot : « voie directe » conviendra à *right pass* ; mais nous estimons nécessaire de relier cette expression à son complément non pas avec une simple pré-

position, mais au moyen d'un verbe : « voie directe menant à l'action ».

He inferred... Le texte anglais nous offre deux phrases : d'abord la supposition, puis la confirmation des soupçons. Nous avons pensé que, la lumière de la phrase portant sur *his conclusion proved sound*, la première phrase aurait avantage à s'exprimer par un participe présent avec « en », cette préposition ayant pour effet de faire dépendre l'une de l'autre les deux parties de notre phrase.

The time... must be ripe. Nous avons eu recours à une autre image : « l'heure arrivée. »

He needs must be prompt. Nous ajoutons encore ici un verbe, le verbe « agir ».

Traduction :

« On devrait conclure, ne fût-ce que du fait que les Russes possédaient maintenant cette grande supériorité numérique, qu'on les verrait avant longtemps éprouver leur force ; cela d'autant plus que les opérations du siège avaient pris un caractère qui était de nature à inspirer à l'ennemi la hâte de se retourner contre ses assaillants. En effet, lorsque le colonel de Todleben put constater que les Français menaient par approches régulières le siège du bastion Flagstaff avec l'évidente intention de rompre sur ce point la ligne russe de défense, il estima qu'ils venaient enfin d'entrer dans la voie directe menant à l'action et qu'ils allaient sûrement pénétrer dans le fort, si leur attaque finale ne se trouvait pas arrêtée par l'armée de secours. En jugeant que l'heure devait être arrivée où l'assaut du bastion Flagstaff allait être tenté avec succès, il avait vu juste. Car, lorsque le général Canrobert et Lord Raglan se quittèrent, le samedi 4 novembre, c'était en vue de prendre séance

« tenant leurs dernières dispositions d'attaque qu'ils avaient convenu de se retrouver le lendemain. Mais ce lendemain devait être également choisi par un adversaire qui comprenait à merveille que, s'il voulait arrêter leur attaque en leur livrant bataille, il devait agir avec une grande promptitude. »

There was a feeble dawn in the room when Hetty awoke, a little after four o'clock, with a sense of dull misery, the cause of which broke upon her gradually, as she began to discern the objects round her in the dim light. And then came the frightening thought that she had to conceal her misery, as well as to bear it, in this dreary daylight that was coming. She could lie no longer : she got up and went towards the table : there lay the earrings and the locket — the sings of all her shirt happiness — the signs of the lifelong dreariness that was to follow it. Looking at the little trinkets which she had once eyed and fingered so fondly as the earnest of the future paradise of finery, she lived back in the moments when such tender caresses, such strangely pretty words, such glowing looks, which filled her with a bewildering delicious surprise — they were so much sweeter than she had thought anything could be. And the Arthur who had spoken to her and looked at her in this way, who was present with her now — whose arm she felt round her, his cheek against hers, his very breath upon her — was the cruel, cruel Arthur who had written that letter : — that letter which she snatched and crushed and then opened again, that she wright read it once more.

(G. ELIOT, *Adam Bede*, liv. IV, XXXI, p. 58).

C'est une belle page du célèbre roman de Georg Eliot que nous avons choisie pour l'opposer au style médiocre du critique militaire qui précède. La romancière a su rajeunir ici l'éternelle scène de Marguerite et les bijoux du *Faust* de Goethe, et elle l'a fait avec un tact tout particulier dans le geste et l'expression. C'est précisément la qualité du vocabulaire si heureusement choisi, comme aussi le désordre étudié de la syntaxe, qui rendent cette page délicate à traduire.

Parmi les observations de caractère général que sollicite ce texte, nous relèverons l'emploi, fréquent dans les langues germaniques ou anglo-saxonnes, de deux adjectifs caractérisant un même substantif : *bewildering delicious surprise*. Pareil emploi de l'adjectif ne se fait couramment en français que lorsqu'il y a entre les deux mots une gradation, et, dans ce cas, une virgule placée entre les deux. Ou bien encore certains adjectifs semblent faire corps avec le substantif qui suit, de sorte qu'on ne perçoit plus qu'un seul adjectif. Exemples : « de jolies petites phrases », « un grand beau jeune homme. »

Dans le premier cas, les mots « petites phrases » font corps et correspondent à une idée nette, à une certaine catégorie de phrases : les petites. On a de suite la sensation de ce fait si l'on déplace l'adjectif. Si nous disions : « de petites jolies phrases », cela n'irait plus, simplement parce que « jolies phrases » ne fait pas une catégorie à part, ainsi que le fait « petites phrases ».

Dans l'autre exemple, on dira, malgré les trois adjectifs, indifféremment : « un grand beau jeune homme » ou « un beau grand jeune homme ». Il se produit la même illusion d'optique sémantique : on a l'impression d'un grand jeune homme qui est beau ou d'un beau jeune homme qui est grand.

Dans l'exemple cité nous n'avons conservé qu'un seul des deux adjectifs, et cela parce que, en français, le mot « trouble »

que nous avons employé représente à la fois la surprise et l'inattendu du mot *bewildering*. Aussi bien aurions-nous pu conserver tous les mots en réservant un substantif, (trouble) pour traduire le participe *bewildering*, et un autre substantif (surprise). Nous aurions pu dire alors : « qui la plongeait dans une surprise et un trouble délicieux ». Mais se serait trop insister sur la surprise.

En tout cas, ce qu'il faut retenir en pareille circonstance est la transformation éventuelle d'un des deux adjectifs embarrassants en un substantif ou éventuellement en un adverbe, ce dernier cas étant d'ailleurs très fréquent en anglais ou en allemand.

Lorsque Hetty croit sentir, par la force du souvenir, le contact de son ami, nous avons ajouté le mot « encore » qui n'est pas dans le texte anglais, mais évite du moins au lecteur français l'ombre d'une incertitude, alors qu'ignorant le contexte, il pourrait se demander si Arthur était réellement présent.

There was a feeble dawn = « il y avait une faible clarté » est, en français, un exemple de style assez négligé. Nous disons : « une faible clarté régnait ».

Broke upon her = « lui revenait à l'esprit ». On notera que nous avons soin d'éviter des rapports de faits ou de gestes exprimés simplement par des prépositions comme c'est souvent le cas en anglais. C'est que les prépositions n'ont pas en français une personnalité aussi tenace que dans les langues anglaise, germaniques ou slaves. De là chez nous l'avantage d'utiliser des mots précis.

Looking at the little trinket. On verra qu'ici nous avons remplacé le participe présent du texte anglais, dont l'emploi est si commode pour indiquer que deux actions sont concomitantes ; en français, nous avons un double avantage à employer le substantif : « la vue » : d'abord l'usage, puis la légèreté de la construction.

Which filled. Un souci de la clarté nous a fait rendre ce *which* non par le pronom correspondant, mais par : « toutes choses », car on résume ainsi les visions et sensations qui se pressaient dans la mémoire intellectuelle et tactile de la jeune fille.

The Arthur. En français, l'article accompagnant un nom de personne appartient au langage populaire ; en littérature il ne s'emploie pas et se tourne par un démonstratif : « ce », par exemple. Il nous a semblé que nous ne devions pas traduire ce mot en écrivant la première mention du nom d'Arthur.

« Une faible clarté régnait dans la chambre lorsque, « un peu après quatre heures, Hetty s'éveilla en « proie à un affreux sentiment de peine dont la cause « lui revenait graduellement à l'esprit au fur et à mesure « qu'elle pouvait mieux distinguer, dans la lumière incertaine, les objets qui l'entouraient. Et tout à coup « elle se dit, avec effroi, qu'il lui fallait maintenant cacher « son malheur, tout en le supportant, sous le morne « éclairage du jour qui grandissait. Incapable de rester « couchée, elle se leva et s'approcha de la table : la lettre « s'y trouvait ; Hetty ouvrit son tiroir secret où étaient « les boucles d'oreilles et le médaillon, ces symboles de son « court bonheur, ces signes de la tristesse qui allait la poursuivre tout le long de sa vie, La vue de ces pauvres « colifichets qu'elle avait jadis contemplés et maniés « avec tant de joie quand elle voyait en eux le gage de son « futur paradis d'élégance la fit revivre les moments où « ils lui avaient été offerts au milieu de tant de caresses « tendres, de mots si étrangement jolis, de regards si « brûlants, toutes choses qui la plongeait dans un trouble délicieux et qui étaient infiniment plus douces que « tout ce qu'elle pouvait imaginer. Et Arthur qui lui avait « dit ces paroles, lancé ces regards, et dont maintenant « elle percevait encore la présence, le bras qui l'enserrait, « la joue appuyée contre la sienne, le souffle sur son visage, « — était le cruel, cruel Arthur qui lui avait écrit cette « lettre... Elle saisit brusquement la lettre et la froissa, « puis elle la rouvrit pour la relire ».

XII

In the present transition state of the country, economically and socially, it would be no easy matter to specify the political ideals of the nation as a whole. Years must elapse before the various phases of public opinion will have crystallized into any definite form ; but judging by the strongest and most striking features of the national character, there can, I think, be little doubt that Socialism, not necessarily in a revolutionary form, will play the chief part in the domestic policy of the Empire. The colossal national endowment of the peasantry, which handed over to them three hundred and fifty million acres of land, is regarded by many Russian economists as only the first step in a collective policy that is essential for the national well-being. Besides the peasants for whom provision was thus made forty years ago, there is now a vast and rapidly increasing surplus population, which can be maintained only by industrial labour. These growing millions, it is pleaded, have an equal right to be provided for, and the principle, to a certain extent, is already recognized in the Government grants and loans that are now made to the industrial cooperative associations of peasants for the development of their manufactures.

Francis H. E. PALMER,
Russian life in town country London, 1901 p. 267.

In the present... state. Toujours le même souci de marquer les nuances non pas seulement, comme si souvent en anglais, au moyen d'une simple préposition, mais par des mots précis. Nous dirons : « étant donné l'état... où se trouve. »

Will play the chief part = « jouera le principal rôle ». Nous préférons : « qui s'adjugera une place de choix », comme rendant mieux ce que l'on pouvait attendre en supposant le problème résolu.

These growing millions..., it is pleaded... Nous traduisons la parenthèse ci-dessus en rappelant de qui il s'agit : « ajoutent les économistes. »

Voici la traduction que nous proposons.

« Etant donné l'état de transition dans lequel se trouve
« actuellement la Russie au point de vue économique et
« social, il serait difficile de déterminer l'idéal politique du
« pays dans son ensemble. Des années passeront encore
« avant que les différentes phases de l'opinion publique se
« soient cristallisées sous une forme bien définie. Cependant,
« à en juger d'après les traits les plus marqués et les plus
« frappants du caractère national, il me semble que c'est
« très probablement le socialisme, sous une forme qui ne
« sera pas nécessairement révolutionnaire, qui s'adjugera
« une place de choix dans la politique intérieure de l'Em-
« pire. Nombre d'économistes russes considèrent que la
« colossale dotation nationale faite aux paysans, auxquels
« elle a livré plus de trois cent cinquante millions d'acres
« de terrain, n'est encore qu'un premier pas vers une
« organisation collective rendue nécessaire par le souci du
« bien-être national. En dehors des paysans qui ont reçu

« cette provision il y a quarante ans, on a maintenant en
« face de soi un fort excédent de population qui s'accroît
« rapidement et que seul peut nourrir le travail industriel.
« Or ces millions d'individus, ajoutent les économistes,
« apportent avec eux le même droit à la protection sociale,
« et l'on peut soutenir que le principe dont nous parlons
« est, dès maintenant, admis en quelque mesure par le
« gouvernement dans les concessions et avances qu'il ac-
« corde aux coopératives industrielles des paysans, afin
« de leur permettre de se développer. »

TEXTES RUSSES

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	9
Traduire	13
Connaitre une langue	15
La belle infidèle	19
Quelques dangers	22
Textes allemands	27 à 59
Textes anglais	61 à 84
Textes russes	85 à 114
La traduction des vers	115
Vers en langue tchèque	137
Annexe	141